

GUY ÉTIENNE

LA PETITE
ANGLAISE DE
SANARY

*... et autres souvenirs d'un guide
conférencier du Midi*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

MICHEL BRAUWERS
DAMIEN CORPETTI
ORIANE CORPETTI

FABRICE ÉTIENNE
GUY TALLADOIRE

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-37916-852-9

Dépôt légal : décembre 2021

Je dédie ce livre à tous les conducteurs de cars de tourisme avec qui j'ai eu la chance et le plaisir de travailler, et à tous les guides interprètes de la région « Provence-Alpes-Côte d'Azur », qui exercent un merveilleux métier.

J'ai une pensée particulière pour Jean-Luc Borme, mon chauffeur préféré.

Je remercie tout particulièrement mon pote Philippe Capelle, pour son aide ainsi que pour ses précieux conseils sur la Grande-Bretagne, qu'il connaît si bien.

Et mon excellente collègue et amie, Elodie Accusano, qui m'a aidé dans la rédaction et la correction de cet ouvrage.

Guy Étienne

Préambule

Ce livre répond à un double objectif. Tout d'abord, présenter la région du sud-est de la France, région souvent mal connue et sur laquelle règnent certains préjugés, sous l'œil d'un observateur privilégié : le guide-conférencier, celui ou celle qui aime sa région et qui doit bien la connaître avant de la présenter aux « *estrangers* ». Présenter ce guide-conférencier sera notre second objectif.

Précisons que, lorsque nous parlons du sud-est de la France, nous y englobons, outre la région administrative « Provence-Alpes-Côte d'Azur », le sud des deux départements de l'Ardèche et de la Drôme, administrativement rattachés à la région « Auvergne-Rhône-Alpes ».

Notons d'emblée que cette région présente une double facette.

Il y a le tourisme, principalement balnéaire, sur la côte, qu'on appelle alors la « Côte d'Azur », même si ce terme ne désigne que la partie est de la côte, située entre Hyères et Menton. On oublie ainsi la partie occidentale, située à l'ouest de Hyères, qui ne porte pas de nom, mais qui est au moins aussi jolie que sa voisine de l'est. C'est un tourisme plutôt huppé, de familles attirées par les joies de la plage et des multiples attractions qui sont liées. Nous appellerons ces gens des « touristes ».

Il y a aussi l'arrière-pays, qui reste à découvrir, un pays, une région qui ne se livre qu'à ceux et à celles qui viennent à son contact parce qu'ils veulent la connaître. Ceux-là, nous les appellerons des « voyageurs ».

Je mentionnerai à cet égard deux citations.

La première émane de l'écrivain anglais Chesterton : « Le voyageur voit ce qu'il voit, le touriste voit ce qu'il est venu voir. »

La seconde est d'Alexandra David-Néel (une provençale) :

« Celui qui voyage sans rencontrer l'autre ne voyage pas, il se déplace. »

Celui qui vient dans ce pays pour chercher à connaître ses habitants et désertant ses plages est donc un « voyageur ».

C'est ici qu'intervient le guide-conférencier, qui est bien plus qu'un simple guide touristique, un « *Tour Guide* » comme disent les Américains. En fait, ce que souhaite tout guide-conférencier, c'est faire d'un simple touriste un véritable voyageur. Je crois que la meilleure définition du métier du guide-conférencier est celle qui est donnée par la loi : c'est un médiateur oral des patrimoines.

C'est ce métier que j'ai exercé durant dix-neuf années, tant sur la côte que dans l'arrière-pays. J'ai découvert le Midi sur le tard, j'avais trente-six ans. Je ne travaillais alors pas dans le tourisme, mais dans l'assurance. Mais je voulais vivre dans le sud, c'était un rêve que j'avais en moi depuis mon enfance et la lecture de Daudet, Giono (que j'ai découvert plus tard), Mistral et surtout Pagnol, pour ne parler que des plus connus.

En fait, c'est un court extrait du premier tome des *Mémoires de l'écrivain (La Gloire de mon père)* qui m'avait décidé, et qui finalement avait déterminé une partie de ma vie. Je la cite ci-après.

« Nous sortîmes du village : alors commença la féerie et je sentis un amour qui devait durer toute ma vie.

« Un immense paysage en demi-cercle montait devant moi jusqu'au ciel : de noires pinèdes, séparées par des vallons, allaient mourir comme des vagues au pied de trois sommets rocheux.

« Autour de nous, des croupes de collines plus basses accompagnaient notre chemin, qui serpentait sur une crête entre deux vallons. Un grand oiseau noir, immobile, marquait le milieu du ciel, et de toutes parts, comme d'une mer de musique, montait la rumeur cuivrée des cigales. Elles étaient pressées de vivre, et savaient que la mort viendrait avec le soir (...) »

Je n'étais venu dans cette région que pour de courts séjours de vacances. J'adorais son accent, même si, à l'époque, je ne savais pas encore distinguer les diverses variantes de l'accent du Sud, et pouvais facilement confondre un Toulousain

avec un Niçois. J'aimais la façon qu'ont les Provençaux de dire des choses importantes tout en ayant l'air de plaisanter, une vraie gentillesse qui se cache souvent derrière une certaine réserve naturelle.

J'ai choisi ce métier, certes, mais j'ai parfois l'impression que c'est lui qui m'a choisi.

Ce livre sera partagé en deux parties bien distinctes.

Dans la première, la plus importante, je veux décrire concrètement le métier du guide, ce qu'il fait, les sites qu'il visite, qui sont ses clients, et aussi, pour être complet, quels sont les problèmes qu'il peut être amené à affronter.

La seconde partie sera consacrée au métier lui-même, aux conditions pour y accéder, aux divers statuts. Il sera destiné aux gens qui s'intéressent de près à ce métier, assez mal connu, et plus particulièrement à ceux qui pourraient choisir cette activité, aujourd'hui en sommeil pour cause de pandémie, mais qui renaîtra tôt ou tard, et qui aura alors de gros besoins en personnel formé. Je tâcherai de donner quelques conseils destinés à prévenir d'éventuelles erreurs.

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE, LES GENS, LES LIEUX.

Chapitre premier : Les débuts

Il faut commencer par le commencement : les débuts dans la profession. C'est probablement la période la plus difficile, celle à laquelle le guide devra prêter une attention toute particulière. Car un échec initial peut obérer la suite.

Je prendrai pour illustration ma propre expérience.

Je ne fais pas partie de la catégorie des guides qui ont suivi la voie habituelle. Je suis une exception, mais d'autres sont dans le même cas. Et, de toute façon, les difficultés de démarrage sont les mêmes, quelle que soit la situation de l'intéressé.

J'ai démarré ma carrière professionnelle dans l'assurance et la finance. Ce n'était pas une vocation, mais une nécessité : je voulais gagner bien ma vie, pour faire vivre ma famille et aussi, je le reconnais, pour accéder à un certain niveau social. Les choses se passaient plutôt bien lorsqu'en 1999, j'avais alors cinquante et un ans, je souffris d'une dépression nerveuse, inattendue, mais brutale et sévère. La cause principale en était le poids des responsabilités dans la gestion des fonds. Cette dépression dura environ six mois. Quand je fus guéri et que je voulus reprendre mon activité antérieure, je compris très vite que cela était devenu impossible. J'étais devenu un homme fragile, là où on veut trouver un battant.

Un jour, je fus informé de l'existence d'une formation pour cadres en recherche d'emploi, je m'inscrivis et ma candidature fut acceptée. Lorsqu'il fut question de remplir le fameux « Bilan de compétences », je déclinai les langues que je parlais couramment. Il y en avait plusieurs. L'animateur du stage me dit alors : « Plus besoin de chercher plus loin. Un métier vous tend les bras : guide touristique. On manque cruellement de guides

polyglottes dans notre région, où le tourisme se développe très vite, notamment à cause des croisières. » J'avais pensé à tout, sauf au tourisme ! Mais j'acceptai de tenter le coup, car finalement je ne risquais pas grand-chose. J'obtins un stage dans une agence de guides de la région toulonnaise, donnai satisfaction, et commençai sur-le-champ à guider, dans les nombreux villages de vacances du Var, pour un public français. Je commençai ensuite à guider en anglais pour des touristes américains. Je n'avais alors pas la fameuse carte de « guide-conférencier », et ne pouvais pas guider sur les sites importants, comme le Palais des Papes d'Avignon. Un an après, je passai l'examen et le réussis. J'étais donc devenu ce qu'on appelait à l'époque un « guide-interprète régional », ancêtre du « guide-conférencier » actuel.

J'allais alors faire mes premiers guidages véritables, j'avais quitté mon statut de stagiaire débutant.

Je me souviendrai toujours de mon premier guidage. Un premier guidage, c'est comme un premier amour et, comme dit la chanson, il « *ne s'oublie jamais... s'oublie jamais...* »

C'était sur l'île de Porquerolles, avec un public d'enseignants français, très majoritairement féminin. Les métiers de l'enseignement et du guidage présentent notamment ce point commun d'être très majoritairement féminisés. On pourrait penser que présenter à un public une île paradisiaque, avec port et plages, constitue une sinécure, un jeu d'enfants. Est-il vraiment besoin d'un guide, là où un accompagnateur non spécialisé ferait l'affaire, à la condition de bien connaître le chemin ?

Oh ! Que nenni ! Cette excursion est, au contraire, l'une des plus exigeantes qui soit sur le plan technique, et nécessite une préparation lourde, afin d'acquérir une bonne érudition dans des domaines très variés : la botanique et la zoologie, (surtout devant des enseignantes !), l'histoire (les Celtes, les Grecs, les Sarrasins, les moines, François 1^{er}, George et Claude Pompidou...) et la petite histoire, peut-être en l'espèce la plus riche, car elle comprend principalement la rivalité entre les deux Belges : Georges Simenon, l'écrivain, et Joseph-Antoine Fournier, dit « L'homme de Porquerolles », l'homme qui a investi le pactole perçu au Mexique comme chercheur d'or, pour créer ici un ensemble d'activités agricoles qui ont permis de faire vivre

plus de cent personnes.

Je redoutais cette visite, et je l'avais longuement et scrupuleusement préparée. Ne sachant comment me vêtir, j'avais finalement opté pour un complet-cravate. Je crois que c'est le fait de parler devant des enseignants qui m'avait fait finalement opter pour la rigueur. Et, comble de prudence, j'avais emporté mes notes avec moi, dans un attaché-case, pour les consulter en cas de trou de mémoire. Je donnais ainsi l'impression d'être plus un cadre en mission qu'un guide sur une île de la Méditerranée. On me le fit gentiment remarquer, et je ne pus échapper à certaines questions, teintées souvent d'impertinence.

« Je ne vous conseille pas d'aller vous promener ainsi sur la plage ! »

« Mais qu'avez-vous donc dans cette mallette, monsieur le guide ? »

— Mes notes, pour le cas où vous me poseriez des questions trop difficiles... »

C'était la réponse à ne certes pas faire devant un tel public. Ces dames – au demeurant fort gentilles – s'évertuèrent à me poser les questions les plus difficiles possible, dans l'espoir de me voir ouvrir ma fameuse serviette. Mais, contrairement à mes appréhensions, je fis front. En fait, et je ne suis pas le seul dans ce cas, j'ai tendance à me sous-estimer à la veille d'un examen. Car c'est bien d'un examen qu'il s'agissait là pour moi, dans mon esprit en tout cas. Tous les étudiants connaissent cette angoisse de la veille, quand on enregistre des données, mais qu'on est incapable de les reconstituer et de les restituer. On s'énerve, on peine à dormir... Mais après une bonne nuit de sommeil, comme par miracle, on a l'esprit merveilleusement dégagé, comme un ciel nuageux qu'un vent violent rend limpide. Et, lorsque l'examineur pose la question, en une fraction de seconde la réponse surgit, sans effort apparent. En fait, les efforts ont été faits la veille, lors de la mémorisation. C'est un peu comme un photographe qui passe d'une position grand-angle à une position de petit téléobjectif, en zoomant. Il délimite ainsi une zone limitée et précise, qu'une vision globale ne permettait pas. Ce stress préalable, tout bien considéré, constitue une force plus qu'une faiblesse.

Bref, au moment de quitter le groupe, j'eus droit à de longs

serrements de mains, des éloges et même quelques effusions. J'avais réussi mon entrée en scène, ou, si l'on préfère le langage du rugby, j'avais marqué un essai, il s'agissait à présent de le transformer.

Mais mes débuts ne furent pas toujours aussi idylliques. Il me faut à présent vous parler de mes premiers échecs. Non par goût pour la mortification, mais pour avertir les futurs guides qui liront ces lignes, pour leur indiquer les erreurs à ne pas commettre.

C'est un peu plus tard que survint ma première déconvenue, lors d'une visite « panoramique » de Marseille en italien. « Pourquoi l'italien ?, me demanderez-vous peut-être. Le français et l'anglais ne vous suffisaient pas ? »

Par passion, tout simplement. J'avais appris la langue de Dante bien avant de songer à devenir guide, pour préparer mes vacances en Italie, pays que j'adorais et où je me rendais régulièrement en vacances. Il me fallut traduire mes notes de français en italien, et je me considérai comme fin prêt. Plus rien ne me faisait peur.

Ce samedi, j'arrivai au Port de Marseille, à l'heure convenue, et même légèrement en avance, pour le cas où il y aurait eu un embouteillage plus important que d'habitude. Je me postai devant la porte avant du car, pour accueillir les touristes. Bientôt arriva, groupé, un groupe d'une petite cinquantaine de touristes italiens, bavards et excités, comme j'avais pris l'habitude de les voir. Mais c'était là la première fois. Je vis que les touristes étaient légèrement surpris d'être accueillis par un homme, grand, blond et aux yeux bleus, qu'on aurait plutôt vu dans un groupe allemand. Certes, beaucoup d'Italiens du nord de cette région qu'on appelle le « Trentin-Haut-Adige » ou parfois le « Tyrol du Sud » ont le type germanique, mais ils sont assez rares dans ces groupes, peuplés majoritairement de Romains, de Milanais et de gens du Sud.

Au début, tout se passa bien. Mais je constatai assez vite qu'il y avait dans le car deux dames, qui parlaient entre elles et qui portaient un insigne sur la poitrine qui comportait, en lettres majuscules, le nom de la compagnie de croisières. L'une, très discrète, plus jeune, baissait les yeux, tandis que l'autre, âgée d'une bonne trentaine d'années, avait un regard inquisiteur qui

ne présageait rien de bon à ceux qui auraient le malheur de lui déplaire. J'appris plus tard que ces deux dames, qui ne montent pas systématiquement dans les bus, étaient employées à des tâches diverses sur le bateau, mais étaient réquisitionnées sur les escales pour aider les passagers et, surtout, pour contrôler les guides. Mais, sur le moment, trop occupé à faire mes commentaires, je ne leur prêtai aucune attention particulière.

Je commis une première bévue, très bénigne, j'oubliai de lever au-dessus de ma tête, bien visible, le fameux « palettone », cette planche en bois qui comporte le nom du bateau et le numéro du car. Les Américains l'appellent « *Lollypop* », la sucette. Il est vrai que certaines de ces pancartes ont la forme arrondie d'une grande sucette. C'est une erreur qu'un guide chevronné ne commettrait certainement pas. Mal m'en prit. Une des deux dames, la plus âgée, qui était parfaite bilingue et parlait le français sans accent, me le fit remarquer, sans la moindre aménité.

Un peu après, sentant que le courant passait bien entre le groupe et moi, je posai la question aux gens les plus proches de moi de l'heure de départ du bateau. Ils me répondirent sans problème. Mais voici le cerbère, toujours la même dame, qui arriva, courroucée, et me dit « Vous n'avez pas le droit de poser ces questions ! Contentez-vous de guider ! » Sur la base de mon expérience ultérieure, je pense que ce n'était pas une faute, mais une attitude normale dans le cadre des relations entre guide et public. Mais j'étais alors un débutant, un « bleu », un novice... Mais le plus dur restait à venir.

À l'issue de la visite au palais Longchamp, une fois les clients rentrés, je les comptai, comme tout guide le fait. Mais je commis là une autre erreur, plus lourde de conséquences. Trompé par mon inexpérience et aussi par la disposition non symétrique des sièges (ceux de droite et ceux de gauche étaient décalés), j'avais omis deux passagers. Je donnai le signe de départ au chauffeur. Le bus démarra, fit une dizaine de mètres, puis le chauffeur me dit « Je vois deux personnes qui courent derrière nous. Tu es certain d'avoir bien compté ? » Au même moment, mon épouvantable gardienne cria : « Arrêtez ! Il en manque deux ! » On s'arrêta, les deux retardataires entrèrent, légèrement essoufflés. Je n'en menais pas large.